

APRÈS L'HIVER

DU MÊME AUTEUR

*La vie de couple des poissons rouges*, Buchet/Chastel, 2015.

*Le corps où je suis née*, Actes Sud, 2014.

*Pétales*, Actes Sud, 2009.

*L'Hôte*, Actes Sud, 2006.

GUADALUPE NETTEL

---

# APRÈS L'HIVER

Traduit de l'espagnol (Mexique)  
par François Martin

BUCHET • CHASTEL

Esta publicación fue realizada con el estímulo del Programa de Apoyo a la Traducción (PROTRAD) dependiente de instituciones culturales mexicanas.

Cette publication a été réalisée, en partie, grâce au Programme d'aide à la Traduction (PROTRAD), subventionné par des institutions culturelles mexicaines.

Titre original : *Después del invierno*  
© Guadalupe Nettel, 2014.

Et pour la traduction française :  
© Libella, Paris, 2016.

ISBN : 978-2-283-02891-9

*Pour Ian, in memoriam,  
et pour mon père, qui s'est tant battu.*



Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,  
Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir,  
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,  
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

CHARLES BAUDELAIRE,  
« Spleen LXXVIII ».

Baiser est la seule chose que désirent ceux qui  
vont mourir.

ROBERTO BOLAÑO,  
*Le Gaucho insupportable.*



I



## Claudio

Mon appartement se trouve sur la 87<sup>e</sup> Rue, dans l'Upper West Side, à New York. C'est un couloir de pierre qui a tout d'une cellule et où je n'ai mis aucune plante, car tout ce qui est vivant suscite en moi un dégoût inexplicable, comme certaines personnes en éprouvent devant un nid d'araignées. Ce qui est vivant est pour moi une menace, il faut en prendre soin sinon ça meurt. En bref, ça vous vole votre temps et votre énergie et je n'ai aucune envie de faire cadeau des miens à qui que ce soit. Bien qu'on arrive par moments à apprécier cette ville, elle peut vous rendre fou si vous la laissez faire. Pour me protéger du chaos, j'ai organisé ma vie quotidienne sur la base d'habitudes et d'interdits. Parmi eux, l'inviolabilité complète de ma tanière : depuis que j'y ai emménagé, personne d'autre que moi n'en a franchi le seuil. La seule idée que quelqu'un d'autre foule ce sol peut me faire sortir de mes gonds. Mais je ne suis pas toujours fier de ma façon d'être et, certains jours, il m'arrive de regretter de ne pas avoir une famille, une épouse silencieuse et discrète ou un enfant, de préférence muet. La semaine de mon installation, j'ai parlé à mes voisins – des immigrés, pour la plupart –, histoire de fixer les règles. D'un ton aimable, légèrement menaçant, je leur ai demandé de ne

pas faire le moindre bruit après neuf heures du soir, l'heure à laquelle je rentre le plus souvent du travail. Jusqu'à présent, ils ont respecté cette consigne. Je vis ici depuis deux ans et personne n'a encore organisé la moindre fête dans l'immeuble. Certes, en contrepartie de cette exigence, je dois m'imposer certaines contraintes. Par exemple, je me suis forcé à n'écouter de la musique qu'au casque et à parler dans le combiné à voix basse quand je suis au téléphone, dont la sonnerie est presque inaudible, tout comme le volume du répondeur. Une fois par jour, j'écoute mes messages, du reste peu nombreux, le son au minimum. La plupart du temps c'est Ruth qui les a laissés, même si je l'ai priée à diverses reprises de ne jamais m'appeler avant que je ne l'aie fait.

J'ai acheté cet appartement pour une bonne raison : son prix. Au cours de la première visite, quand la femme de l'agence immobilière me l'a communiqué, j'ai senti un fourmillement à l'estomac : enfin, j'allais pouvoir acquérir quelque chose à Manhattan. Mon sens du ridicule – toujours en alerte – m'a dissuadé de me frotter les mains, et ma joie s'est en définitive concentrée dans la région intestinale. Rien ne me fait tant plaisir qu'acheter une nouvelle chose bon marché. C'est seulement quand la transaction a été conclue que j'ai constaté, non sans déception, que l'appartement n'avait pas vue sur la rue. Les deux uniques fenêtres devaient mesurer tout au plus trente centimètres de côté et, à travers, on voyait un mur.

Y penser m'est désagréable, pourtant je le fais sans cesse. C'est aussi ce qui m'arrive avec cette femme, apparue dans ma vie sans que je puisse l'empêcher. Ruth est prévenante, obstinée comme un reptile, elle sait disparaître chaque fois que ma botte fait mine de l'écraser au sol et aussi attendre que j'aie envie de la voir. Puis, dès que je m'apaise, elle revient se

glisser auprès de moi, douce et lascive. Il serait excessif d'affirmer qu'elle est intelligente. À mon humble avis, son savoir-faire relève plus de l'instinct de survie. Il existe des animaux faits pour le désert, elle est de ceux-là. Comment comprendre autrement qu'elle ait pu supporter mon caractère ? Ruth a quinze ans de plus que moi. Elle a toujours les larmes aux yeux, ce qui lui confère un charme singulier. Sa souffrance silencieuse lui donne un air de sainte. Avec ces rides, qu'on appelle aussi des pattes-d'oie, elle ressemble à une icône orthodoxe, et le martyre compense une indiscutable absence de beauté. Une fois par semaine, le plus souvent le vendredi, nous sortons dîner ou nous allons au cinéma. Je passe la nuit chez elle et nous baisons jusqu'au petit matin, ce qui me permet de vider les ballasts, satisfaisant ainsi mes besoins hebdomadaires. Je ne peux nier les vertus de ma compagne. Elle est séduisante et raffinée, et marcher à ses côtés a quelque chose d'ostentatoire, comme de promener toute une vitrine à son bras : sac Lagerfeld, lunettes Chanel. En résumé, elle a de l'argent et du style. Inutile de dire que, dans la ville où je vis, une telle femme est une clé qui ouvre toutes les portes, elle veille sur votre destin telle une divinité de la *santería*. La seule chose que je ne lui pardonne pas, c'est d'être si femme. Il me serait impossible d'accroître la fréquence de nos rendez-vous, et je lui ai expliqué plus d'une fois que je ne supporterais pas de devoir passer plus de temps avec elle. Ruth affirme qu'elle comprend, mais elle continue néanmoins à insister. « Ainsi sont les femmes », me dis-je, presque résigné à partager ma vie avec une créature inférieure.

Tous les matins, j'ouvre les yeux avant que le réveil, réglé sur six heures, ne sonne, puis, sans que je sache exactement quand je m'y suis posté, déjà je suis en train de regarder par

la fenêtre comme si je n'avais jamais rien fait d'autre. Je parviens à peine à distinguer le mur gris d'en face, car la vitre est protégée par une sorte de grille. Un enfant ou une personne aux tendances suicidaires a dû habiter ici, je suppose. Généralement, je dors couché sur le flanc droit, en position fœtale. La première chose que je distingue en m'éveillant, c'est donc cette fenêtre par laquelle la lumière entre, mais je ne vois aucune image, rien que les fissures du mur, que je connais désormais par cœur. De l'autre côté, la ville émet un vacarme incessant. L'espace d'un instant, j'imagine que ce mur n'existe pas et que, de ma fenêtre, je peux voir les gens marcher d'un pas pressé vers leur travail ou un rendez-vous d'affaires, telles des chenilles qui s'agitent dans un bocal. Je remercie alors le hasard qui a bien voulu placer une barrière entre mon corps et ce chaos, afin qu'au réveil je me sente propre, isolé et en sécurité. Peu de gens échappent à cette masse monotone que j'entends s'agiter de loin ; peu de gens sont réellement des êtres pensants, autonomes, sensibles et indépendants comme moi. J'en ai croisé quelques-uns dans ma vie, par l'intermédiaire des livres qu'ils ont écrits. Parmi eux figure en particulier Adorno, dont je me sens très proche. Les individus moyens sont imparfaits, cela ne vaut pas la peine d'avoir le moindre type de contact avec eux, sinon par pure convenance. Tous les matins, dès que l'inquiétant bruit du monde franchit ma fenêtre, les mêmes questions surgissent. Comment me préserver de la contamination ? Comment me soustraire à la promiscuité et à la corruption ? Si j'ai réussi jusqu'à maintenant, je pense que c'est grâce à un ensemble d'habitudes sans lesquelles je ne serais même pas capable de sortir dans la rue, je pense. Chaque jour, j'exécute une routine établie il y a des années et sur laquelle mon existence

repose. *Exécuter* : c'est l'un de mes verbes préférés. En sortant de mon lit, par exemple, je pose la plante des pieds au sol, ce qui me permet de me sentir bien assuré, inébranlable. Aussitôt, je vais sous la douche et réveille mon corps sous le jet d'eau froide. Puis je m'essuie, en prenant toujours soin d'utiliser le côté rêche de la serviette, et je me frotte la peau jusqu'à ce qu'elle semble empourprée, car cela favorise la circulation sanguine. Parfois, malgré moi – car c'est un geste qui me fait perdre de précieuses secondes –, je me vois dans le miroir et constate avec horreur que ma poitrine, mes bras et mes jambes sont couverts de poils. Je n'arrive pas à accepter le haut degré d'animalité qu'il y a chez l'être humain. « Les instincts, les pulsions et les besoins physiques ne méritent que notre mépris », je songe, tout en m'asseyant pour déféquer sur les toilettes, d'où il est impossible de voir son reflet dans les miroirs stratégiquement disposés. Je ne jette jamais le papier dans la cuvette, la seule idée que celle-ci se bouche un jour me dégoûte : tous les matins, j'active le mécanisme et je me penche pour vérifier que ma production a bien été emportée par le tourbillon désinfectant d'eau bleue, la couleur du liquide que j'y verse.

J'ingère ma nourriture rapidement, debout devant l'autre fenêtre qui, je l'ai signalé, donne elle aussi sur un mur, celui de l'immeuble d'en face, et de temps en temps il m'arrive de voir quelqu'un qui arrose les plantes sur son balcon en souriant bêtement. En pareil cas, je préfère toujours interrompre mon petit déjeuner plutôt que de devoir dire bonjour à un inconnu. Le moindre contact peut être irréversible. Si je permets qu'on interprète ma courtoisie comme un geste amical, les voisins viendront frapper à ma porte sous n'importe quel prétexte ou, pire encore, pour me demander un service. C'est

## APRÈS L'HIVER

regrettable, car en principe la courtoisie est une belle chose, et j'apprécie que des étrangers se montrent aimables envers moi, quand cela arrive je m'en réjouis et j'aimerais en faire autant. Mais la politesse est parfois le chemin d'accès à l'intimité et il est inutile d'ajouter que le monde est rempli de profiteurs.

## Cecilia

À plusieurs moments de ma vie, des tombes m'ont protégée. Quand j'étais petite, ma mère a eu une relation secrète avec un homme marié et, lorsqu'elle allait le voir, elle me déposait chez ma grand-mère paternelle. À Oaxaca, du moins dans ma famille, mettre ses enfants à l'école avant le primaire n'était pas bien vu. Si elle ne pouvait pas ou qu'elle ne voulait pas s'en occuper, on acceptait plus facilement qu'une mère laisse sa fille âgée de quatre ans chez ses beaux-parents le matin et l'après-midi. La maison de ma grand-mère était une villa ancienne avec une cour intérieure et une fontaine. Encore célibataires, les frères cadets de mon père y occupaient plusieurs chambres, et me couvraient d'attentions, tout comme ma grand-mère et les domestiques. Je n'ai donc pas trop souffert de l'absence de ma mère. Les images que je conserve de cette époque sont plutôt vagues, mais il y a des choses dont je me souviens parfaitement. Par exemple, je sais que la cuisine était grande et qu'il y avait un poêle à bois. Je sais aussi que tous les matins ma grand-mère envoyait la bonne acheter du lait cru pour moi au marché et qu'elle la réprimandait vertement si elle en renversait sur le feu. Ma grand-mère élevait des poulets, dans une cour à l'arrière de la maison où

je n'avais pas le droit d'aller. Un matin, j'ai trouvé la porte de la cuisine ouverte, elle donnait sur cette cour que je suis sortie explorer à mon aise. J'ai parcouru les environs pendant un long moment, indifférente aux cris de la famille, car ils étaient tous très inquiets et me cherchaient à l'intérieur. Je n'étais pas prête à rentrer et je me suis donc cachée derrière le tronc d'un prunier mombin. De là, on apercevait un monticule de terre surmonté d'une croix. Malgré mon jeune âge, j'ai tout de suite compris que c'était une tombe. J'en avais vu quelques-unes au bord de la route et aussi d'autres, de loin, quand on passait en voiture devant le cimetière. Mais j'ai eu beau chercher, je n'ai pas pu savoir qui elle renfermait. Ma grand-mère n'a jamais voulu répondre à mes questions et, comme c'est souvent le cas avec ce qui est interdit, cette tombe a fini par devenir une obsession.

À la fin de cette année, ma mère nous a laissés pour partir vivre avec son amant dans une ville du Nord. Papa et moi nous sommes installés pour de bon chez ma grand-mère, et j'ai grandi en portant les stigmates de cet abandon. Certaines personnes se moquaient de moi à ce sujet et d'autres me surprotégeaient. Pour me défendre contre l'opinion et la commiseration des gens, je me suis réfugiée dans les livres d'école et dans le cinéma du quartier, une des rares salles qui existaient alors dans la ville. Au fil des ans, j'ai gagné le droit d'aller dans cette cour interdite, et j'ai passé des heures sous le prunier à regarder le monticule d'herbe. Au fond de moi, j'ai décidé que c'était la tombe de ma mère. Quand j'avais besoin de pleurer ou d'être seule, c'est là que je venais, parmi les poules qui se promenaient tranquillement. Je m'asseyais pour lire ou pour tenir mon journal intime. Puis d'autres sépultures, au cimetière ou dans le jardin de certaines églises, ont à leur tour attiré

mon attention. J'ai demandé à mon père de m'accompagner au cimetière pour la fête des morts, et peu à peu nous avons pris l'habitude de nous y rendre ensemble. Ce n'est pas difficile de se passionner pour ces lieux quand on n'a connu aucun deuil. Après le départ de maman, je n'ai pas subi d'autre perte, ni d'une personne de la famille ni d'un proche sur qui reposait mon équilibre. La mort frappait les autres et, parfois, elle me laissait l'examiner de près, mais jamais elle ne s'en est prise à moi, du moins pas au cours de l'enfance et de l'adolescence. La première fois que j'ai assisté à une veillée, je devais avoir un peu plus de huit ans. Ce soir-là, les voisins avaient accroché un ruban noir à leur porte et, comme c'est la coutume dans les petites villes et les villages, ils l'avaient laissée ouverte pour ceux qui venaient présenter leurs condoléances. Je suis entrée et j'ai erré dans le salon sans que personne fasse attention à moi. Le défunt était un homme âgé – le patriarche décrépit de la famille –, il avait la maladie d'Alzheimer depuis des années. Dans cette maison, j'ai vite compris que ses proches étaient immensément tristes, c'est vrai, mais aussi que sa mort avait été une libération. Le parfum des bougies, de l'encens, des chrysanthèmes qui flottait dans l'air est resté à jamais gravé dans ma mémoire. Quelques années plus tard, des jumeaux qui étaient avec moi en classe de sixième sont morts dans un accident de la route, alors qu'ils rentraient de vacances. Quand elle nous a annoncé la nouvelle, la directrice nous a invités à observer une minute de silence, et je me rappelle l'effroi qui nous a habités pendant plus d'une semaine, un mélange de peine et de crainte pour nous-mêmes : la vie était devenue plus fragile et le monde plus menaçant que ce qu'on croyait jusqu'alors. C'est à cette période que le peintre Francisco Toledo a fait don de sa bibliothèque à la ville et

qu'il a ouvert une salle de lecture dans un ancien monastère, à quelques pâtés de maisons de chez moi, un lieu qui s'est révélé curieusement accueillant. C'est devenu mon refuge. J'y ai découvert tous les grands auteurs latino-américains, mais aussi beaucoup d'autres, en particulier traduits du français. J'y ai avidement lu Balzac et Chateaubriand, Théophile Gautier, Lautréamont, Huysmans et Guy de Maupassant. J'aimais les nouvelles et les romans fantastiques, surtout ceux qui se passaient dans un cimetière.

J'avais environ quinze ans quand j'ai fait la connaissance d'un groupe de jeunes qui se réunissaient sur la Plaza de la Constitución. Ils se distinguaient des autres habitants de la ville par leur tenue vestimentaire et portaient des habits usés, de couleurs sombres, avec des têtes de mort imprimées, des chaussures de chantier et des blousons en cuir noir. À première vue, je n'avais rien à voir avec des gens comme eux, si ce n'est que nous avions le même lieu de prédilection : le cimetière San Miguel. Mais j'ai sauté sur la première occasion et je leur ai montré que je connaissais leurs coins habituels. Leur goût du macabre me rappelait mes auteurs préférés, alors je me suis mise à leur en parler, à leur raconter des histoires d'apparitions et de fantômes, et j'ai fini par devenir membre du groupe. Ce sont eux qui m'ont fait découvrir Tim Burton, Philip K. Dick, dont j'ai tout de suite adoré les romans, et d'autres comme Lobsang Rampa, qui ne m'a jamais convaincue tout à fait. Mon père, lui, ne voyait pas ces amitiés d'un bon œil, il craignait qu'elles ne m'entraînent vers certaines régions de la littérature, vers la drogue et bien sûr le sexe, ce qu'il jugeait inacceptable, à moins que les rapports n'entrent dans un cadre institutionnel, le mariage ou le bordel. Il ne semblait

pas comprendre que j'étais bien trop timide pour cela et que ma loyauté envers lui était plus forte que toute curiosité et tout désir d'émancipation. L'éveil des sens propre à cet âge a frôlé ma vie telle une tornade qu'on voit passer de loin. On pouvait qualifier mon comportement comme on voulait, mais sûrement pas d'équivoque et moins encore de sensuel. Dans ce groupe, ce qui m'intéressait, c'étaient que nous nous promenions entre les tombes en fin d'après-midi et que nous échangeions des histoires qui donnaient la chair de poule. Pourtant, à cette période, tout a bientôt perdu le moindre intérêt à mes yeux, y compris les romans et mes nouveaux amis. Si, auparavant, je parlais peu, je me suis dès lors réfugiée dans un mutisme et une apathie permanente qui ont inquiété ma famille bien plus que mes fréquentations excentriques. Rongé par le doute, mon père a voulu m'envoyer chez un psychiatre sans attendre la fin de mon adolescence. Celui-ci m'a prescrit un cocktail de sérotonine et de lithium à prendre pendant plusieurs mois, afin que mon cerveau retrouve son équilibre chimique. J'ai suivi le traitement qu'il m'avait conseillé, mais ma situation s'est sérieusement dégradée : j'étais toujours aussi réservée et, en plus, je m'endormais n'importe où. D'après le médecin, c'étaient les effets secondaires des comprimés, et il a donc décidé de m'envoyer faire des analyses en laboratoire, mais heureusement mon père ne l'a pas pris au sérieux. Nous ne sommes plus retournés chez lui et on m'a laissée comme j'étais, sans traitement. Comme les rues d'Oaxaca sont pleines de fous qui errent en interpellant les passants, que je sois atteinte de mutisme n'affectait pas trop l'honneur de ma famille, aussi longtemps que je restais vertueuse et chaste. Contrairement aux parents de nombre de mes

## APRÈS L'HIVER

camarades, mon père ne désapprouvait pas le choix que j'avais fait d'aller en faculté de lettres, c'est même lui qui m'a inscrite en littérature française à l'université d'Oaxaca et qui m'a aidée à trouver une bourse pour continuer mes études à Paris, une fois mon diplôme en poche. Changer d'environnement de manière si brutale n'a pas été simple. Jusqu'alors, j'avais toujours été protégée par ma famille et par mes enseignants. Tout ce que je savais de la vie, je l'avais appris dans les livres, et non dans la rue, dans la cour de l'université ou avec mes amis gothiques.

## Ruth

Lorsque je suis devenu l'amant de Ruth, j'avais la certitude d'être un inadapté de l'amour. Au début, elle ne me plaisait guère. J'étais surtout séduit par son élégance, par ses chaussures coûteuses, par son parfum capiteux. J'avais fait sa connaissance un soir chez mon amie Beatriz, une Suédoise qui s'était installée à New York au même moment que moi et qui expose dans deux galeries de Soho. Beatriz a un loft à Brooklyn rempli de meubles années soixante-dix trouvés dans les vide-greniers qu'elle fréquente régulièrement. Peut-être ai-je eu le pressentiment qu'il allait se passer quelque chose ce soir-là ou peut-être me sentais-je particulièrement seul, toujours est-il que je me suis mêlé à la vulgate, ce que je ne fais pas d'habitude. De façon générale, les artistes sont à mes yeux des individus frivoles qu'une seule activité émoustille : comparer la taille de leurs egos. Durant le repas, ils n'ont cessé d'évoquer leurs projets et la façon dont ils obtenaient la bénédiction des critiques. Ruth figurait parmi les invités. Elle avait la cinquantaine et se contentait d'écouter les autres, assise dans un coin du salon. À côté d'elle, une sorte de cacatoès vêtu de couleurs criardes et portant des lunettes jaunes parlait de la récente exposition de Willy Cansino comme d'une merveille qui allait faire pâlir

d'envie les autres artistes latinos de Chelsea. J'ai apprécié le silence de Ruth. Pour moi, il ne pouvait s'agir que d'un geste de compassion : elle était plus adulte et apaisée que les autres commensaux, si bien que j'ai eu envie de m'asseoir dans ce coin près d'elle. Surtout, j'ai eu envie de rester muet à ses côtés, de me blottir dans son calme, et c'est ce que j'ai fait. Quand la femme aux lunettes flamboyantes s'est éloignée de quelques mètres afin de se verser un autre verre de whisky, je n'ai eu aucun scrupule à prendre sa place. J'ai souri à Ruth avec une bienveillance sincère et, dès lors, nulle force humaine, pas même celle de mon amie Beatriz, n'aurait pu m'entraîner loin de cette place durant le reste de la soirée. Ce fut le commencement de notre idylle. Sur son visage préservé grâce à la magie des cosmétiques, j'ai découvert une fascinante lassitude. J'ai deviné que c'était une femme dépourvue d'énergie – et je ne pense pas m'être trompé. Sa présence était si évanescence qu'à aucun moment elle ne constituerait une menace pour moi. Je l'ai regardée sans dire un mot pendant plus d'un quart d'heure, puis, omettant préambule et présentations, je lui ai assuré qu'une bouche comme la sienne méritait ma plus vive admiration et que j'étais capable de rester prostré devant elle jusqu'à la fin de mes jours. Ses lèvres sont grandes et charnues, mais ce n'est ni cela ni la couleur carmin qu'elles avaient ce soir-là qui a inspiré mon commentaire : c'était sa détermination à se taire. Je lui ai demandé son numéro. La semaine suivante, je ne sais plus si c'était un samedi ou un dimanche, je lui ai proposé d'aller voir *Conte d'automne* d'Éric Rohmer, un film français dans lequel il ne se passe rien, comme dans tous mes films préférés. À la sortie du cinéma, nous n'avions pas grand-chose à nous dire, mais j'ai réussi à l'éblouir avec mon français, une langue qu'elle avait apprise à l'école mais

dont elle ne conservait presque aucun souvenir. C'est Ruth qui a choisi le bar de Tribeca dans lequel nous avons pris un excellent vin à quarante-cinq dollars le verre, la seule chose que nous avons bue ce soir-là. J'aimais la modération avec laquelle elle consommait les boissons alcoolisées. Dans cette ville, j'ai croisé deux types de femmes : les unes ne buvaient pas et les autres s'abandonnaient sans frein à la boisson, ce qui, en général, donnait lieu à des scènes plutôt embarrassantes. Elle, au contraire, ne buvait presque toujours qu'un verre, au maximum deux, jamais plus, et ce comportement me semblait être un remarquable signe de prudence. Elle a insisté pour payer, un geste qui m'a non seulement persuadé de sa bonté d'âme, mais a aussi eu pour effet que je me sente séduit, baigné par le halo protecteur qui entoure les femmes riches et auquel je me suis peu à peu accoutumé. Je lui ai téléphoné deux semaines plus tard, un laps de temps suffisant pour susciter en elle un début d'anxiété et de désir. Chaque fois qu'avril s'annonce, je deviens romantique et séducteur. Avec Ruth j'ai eu recours à ma technique la plus efficace : alterner l'indifférence et la curiosité, la tendresse et le mépris, ce qui met généralement les femmes à genoux. Cependant, cette femelle inaltérable demeurait tranquille et résignée. On aurait dit que, pour elle, que je brûle de l'embrasser ou que je la considère comme une créature frivole et insipide revenait au même. J'étais intrigué par sa nature affable.

Un soir, Ruth m'a appelé au bureau. J'étais resté tard afin de corriger un livre d'histoire pour lycéens, il n'y avait plus que moi au quarante-troisième étage, de sorte que j'ai pu lui répondre calmement, car je savais que personne ne risquait de m'entendre. Lorsqu'il y a des gens autour de moi, il m'est presque impossible de prononcer la moindre phrase au

téléphone sans avoir la sensation que tous au sein de la maison d'édition surveillent chacun de mes mots. Profitant de ce que l'étage était parfaitement désert, je me suis installé devant la baie vitrée. La ville émettait son murmure nocturne et je voyais les lumières de Manhattan à mes pieds. Je me sentais exalté face au décor de Penn Station, dont je connais les immeubles par cœur, comme si, au lieu de parler au téléphone avec une femme dont j'ignorais tout ou presque, j'avais été en train de susurrer à l'oreille de la ville, ce lieu impersonnel que j'aime précisément en raison de la liberté qu'il m'autorise. Je lui ai raconté ma journée en détail, où j'avais déjeuné et avec qui, quel livre je corrigeais. Je lui ai parlé du club de sport où je me rends en fin de journée et j'ai décrit le plaisir que l'accélération du tapis roulant provoquait en moi.

« On se voit quand ? » m'a demandé Ruth, d'une voix rauque qui m'a ramené à la réalité. New York pouvait bien s'étendre sous mes yeux, il y avait tout de même quelqu'un à l'autre bout du fil. J'ai failli raccrocher. « Tu veux venir dîner à la maison ? Les enfants ne dorment pas ici, on sera tranquilles. » Le mot « *children* » a résonné dans ma tête. J'étais étonné par la désinvolture avec laquelle elle l'avait prononcé, comme si c'était ce qu'il y avait de plus naturel au monde. Cette femme qui, jusqu'alors, m'était apparue translucide et frémissante, tel du papier de soie dont on ne pouvait se servir que comme calque et sur lequel il était impossible d'écrire ou de peindre quoi que ce soit, cette femme a pris une dimension que je n'avais pas soupçonnée. Pour la première fois, j'ai envisagé la possibilité qu'elle eût une histoire, une famille, une vie.

- Tu ne m'avais pas dit que tu avais des enfants.